

LE TUEUR
SUR UN CANAPÉ
JAUNE

Du même auteur

Désamour
Le Seuil, 1994

Bizutage et barbarie
Éd. Bartholomé, Liège, 1998

Critique de la pensée sacrificielle
Le Seuil, 2000

Le Retour de l'intolérance
Bayard, 2002

BERNARD LEMPERT

LE TUEUR
SUR UN CANAPÉ
JAUNE

Les rêves et la mémoire traumatique

Éditions du Seuil
27, rue Jacob, Paris VI^e

Ce livre est publié dans la collection
«La Couleur des idées»

ISBN 978-2-02-094015-3

© Éditions du Seuil, janvier 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

OUVERTURE

L'inconscient et la Bête

Voici ce qu'on peut lire sur la quatrième de couverture du livre de Charlotte Beradt, *Rêver sous le III^e Reich* :

« Selon Walter Benjamin, rendre compte d'une époque, c'est aussi rendre compte de ses rêves. Charlotte Beradt (1901-1986), opposante de la première heure au régime hitlérien, conçut dans une volonté de résistance une étrange entreprise, comme si elle avait voulu appliquer le principe benjaminien. De 1933 à 1939, elle décida de recueillir les rêves de femmes et d'hommes ordinaires afin de mesurer combien le nouveau régime "malmenait les âmes". Convaincue de ce que ce matériel serait riche d'enseignements sur les affects et les motifs des êtres qui subissent l'insertion dans le mécanisme totalitaire, elle rassembla trois cents rêves. Ce n'est qu'en 1966, longtemps après son propre exil, qu'elle décida de tirer une œuvre de cette curieuse expérience¹. »

Les rêves cités et commentés par Charlotte Beradt se déroulent entièrement dans la sphère du traumatisme. La raison en est évidente : la mise en place d'un régime totalitaire fait que la réalité tout entière devient traumatique. Dans le totalitarisme, le réel est comme un immense trauma ; et la réciproque va de soi : dans ce monde-là, le trauma, c'est le réel. Mais ces rêves ne s'inscrivent pas dans une mémoire, puisqu'ils sont contemporains de la vio-

1. Charlotte Beradt, *Rêver sous le III^e Reich*, traduit de l'allemand par Pierre Saint-Germain, Paris, Payot, 2002.

lence à laquelle ils s'affrontent – qu'ils expriment de la résistance, ou qu'ils manifestent toutes les étapes allant du compromis à la compromission, jusqu'à la soumission, ou bien qu'ils traduisent une tension puissante entre ces deux mouvements contradictoires. Signes d'une guérilla intérieure, d'une capitulation rampante, ou signes des deux, ces rêves restent présents au monde violent dans lequel la psyché de chacun est désormais immergée. Ils ne sont pas les traces lointaines d'anciens bouleversements. Il n'est nul besoin d'un travail de type archéologique pour les comprendre. Au contraire, un tel parti pris interprétatif équivaudrait à un évitement, à un renvoi dans un passé hypothétique des enjeux les plus contemporains. On chercherait alors à se soustraire au drame du présent, sans vouloir reconnaître que la psyché parle ici de *son* temps. Elle répond à ce qui l'environne, parce que ce qui l'environne la menace. Elle répond à cette menace qu'elle essaie de traiter à sa manière. Ces rêves représentent un témoignage en temps réel, et ils s'inscrivent dans le théâtre d'une lutte. En ce sens, ils ne sont pas fondamentalement liés à la mémoire, même si des éléments de mémoire personnelle se mêlent au récit principal. Et pourtant, ils nous éclairent sur les processus constitutifs de la mémoire traumatique : ils nous permettent de penser que les rêves faits longtemps après un temps de terreur – pour celles et ceux qui ont survécu – ne forment pas une nouveauté radicale, mais s'inscrivent dans une continuité.

L'analyse de la violence et la lutte contre cette violence – même et y compris quand cette lutte semble faiblir – se retrouvent dans les rêves contemporains des attaques, aussi bien que dans ceux qui en font mémoire. En ce sens, la mémoire comporte la reprise d'une première analyse de la violence, et la poursuite d'un combat engagé dès le commencement. Contemporains ou mémoriels, ces rêves s'ins-

crivent dans la continuité d'une résistance psychique, qui tend à faire de l'intériorité un territoire fortifié, âprement défendu. La mémoire traumatique n'est pas d'abord caractérisée par le souvenir, mais par le prolongement de la première résistance, celle qui s'était déroulée en temps réel, même quand elle avait commencé par échouer. Le rêve traumatique *d'après* rappelle que cette lutte, qui est une lutte-analyse, n'avait pas cessé. La psyché *parle* toujours : elle n'a jamais dit son dernier mot ; elle a toujours son mot à dire, qui est encore un autre mot, une autre parole. L'après du temps d'après n'est pas une réalité à part. Ce n'est pas un temps particulier : c'est le même temps du combat. Le combat structure le réel davantage que le temps. Le rêve ne se situe pas dans *l'après-coup* d'un trauma considéré comme la manière dont le *sujet* a vécu la violence, voire la manière dont il dit qu'il l'a vécue. Le rêve est d'abord le signe d'un effort pour contenir l'onde de choc, et pour en limiter les dégâts. L'inconscient n'est pas un témoin *extérieur* : c'est un témoin engagé en temps réel, parce que c'est le premier des résistants. Le rêve est *dans le coup*. Il est un des éléments constitutifs de la lutte.

La mémoire traumatique n'est donc pas seulement la mémoire du traumatisme. Elle est aussi mémoire du premier combat, et poursuite et prolongement de ce combat. Si *les rêves d'après* s'avèrent de bons gardiens de la mémoire, c'est parce que les *rêves du moment* étaient des témoins-clés du drame. L'inconscient est un bon historien, parce qu'il a été le premier des témoins.

Voici le premier rêve que cite Charlotte Beradt. C'est le rêve d'un homme âgé d'une soixantaine d'années, propriétaire d'une entreprise de taille moyenne, qui lui est venu « le troisième jour après la prise de pouvoir par Hitler » :

«Goebbels vient dans mon usine. Il fait se ranger le personnel à droite et à gauche. Je dois me mettre au milieu et lever le bras pour faire le salut hitlérien. Il me faut une demi-heure pour réussir à lever le bras, millimètre par millimètre. Goebbels observe mes efforts comme s'il était au spectacle, sans applaudir ni protester. Mais quand j'ai enfin le bras tendu, il me dit ces cinq mots : "Votre salut, je le refuse", fait demi-tour et se dirige vers la porte. Je reste ainsi, dans mon usine, au milieu de mon personnel, au pilori, le bras levé. C'est tout ce que je peux faire, physiquement, tandis que mes yeux fixent son pied bot pendant qu'il sort en boitant. Jusqu'à mon réveil, je reste ainsi¹.»

Goebbels, le représentant du nouveau pouvoir, le préposé à la propagande, ne reste pas un personnage lointain. Il vient jusque dans l'usine du rêveur. Il est un des nouveaux maîtres de l'Allemagne et en même temps il tient à s'occuper personnellement de cette entreprise. Le parti dont il est une des figures emblématiques exerce une domination qu'on pourrait dire «de proximité». C'est une oppression méticuleuse. À peine a-t-elle commencé de s'exercer qu'aussitôt elle s'invite chez les gens, elle pénètre leur périmètre de sécurité, elle franchit les barrières de l'intime, elle pèse sur les corps, sur leurs gestuelles, et elle contraint les esprits, elle s'immisce dans la pensée. Le monde bascule. La vie en est bouleversée.

L'entrepreneur est le directeur de son usine. Il est la figure de l'autorité légitime. Et voilà que cette autorité est brutalement attaquée, et aussitôt renversée par un nouveau maître. Ce pouvoir-là a beau être issu – du moins partiellement – des urnes, il entend ne pas se fonder sur une légitimité «démocratique». Il tient à rester campé sur ses pratiques habituelles d'intimidation, de contrainte et d'abus de pouvoir. Sa victoire électorale ne l'a pas assagi : il est

1. *Ibid.*, p. 37.

resté un adepte de la transgression permanente. C'est à ce titre qu'il s'invite dans l'usine, dans la psyché du rêveur. Il traverse les murs d'enceinte d'une construction personnelle. Il ne se contente pas de se présenter comme le nouveau maître : il exige qu'on lui fasse allégeance.

Charlotte Beradt écrit :

« M. S. était un homme droit, conscient de sa valeur, presque despotique. Ce qui faisait le prix et le contenu de sa longue vie, c'était son entreprise où, lui-même social-démocrate, il employait depuis vingt ans nombre de vieux camarades du parti. Ce qu'on lui fait dans son rêve, on peut le résumer par l'expression "torture mentale" [...] ¹. »

Le personnel ne se répartit plus selon les tâches. Il est convoqué pour une sorte de cérémonie, qui n'est rien d'autre qu'un rite de soumission. Il est mis au pas et aussitôt assigné à *un rôle de petite foule de spectateurs*. Ce regard populaire est instrumentalisé pour s'inscrire dans une mise en scène persécutrice. Pourtant, le rêveur n'est pas paranoïaque. Son rêve n'illustre pas des tendances propres à ce genre de trouble. Son rêve ne se trompe pas. Il ne commet pas d'erreur historique. Il est simplement lucide. Politiquement parlant, l'inconscient de l'entrepreneur dit vrai. Et voilà qu'un pouvoir fondamentalement abusif fait céder, publiquement, le représentant de l'autorité légitime. Il le soumet au salut hitlérien, c'est-à-dire qu'il le contraint corps et âme. Il l'oblige à faire publiquement ce qu'il réprouve au plus profond de lui. Il le contraint à se trahir. Il le retourne contre ses propres convictions, comme s'il le faisait entrer en guerre contre lui-même. Les adeptes de la prise de pouvoir par des pratiques de guerre civile, futurs chantres de la guerre de conquête, aiment à

1. *Ibid.*, p. 37-38.

porter la destruction jusque dans le for intérieur de chacun. C'est en ce sens que le nouveau pouvoir ne se contente pas d'être absolu – il est totalitaire.

Charlotte Beradt écrit :

« [...] la tentative de le mettre au pas sous les yeux de tous, la honte publique n'est qu'un rite d'initiation pour entrer dans le monde totalitaire, une astuce politique, une expérience froidement cynique du pouvoir d'État pour briser la volonté de l'individu. Que ce dernier s'effondre sans dignité mais aussi sans but et sans raison fait du rêve de l'entrepreneur une parabole parfaite de la fabrication de la sujétion totale¹. »

On se croirait dans une nouvelle de Franz Kafka : « *Il me faut une demi-heure pour réussir à lever le bras, millimètre par millimètre.* » Le temps d'un rêve n'est pas d'abord du temps, mais un déploiement de sens. Cette demi-heure est une éternité du fait de la souffrance psychique qu'elle exprime. Lever le bras, c'est faire allégeance. Il faut donc que l'homme libre – qui est aussi un militant politique et un entrepreneur responsable – agisse contre lui-même : contre ses aspirations et contre sa pensée. Il faut qu'il abolisse ses résistances une à une, alors qu'elles figuraient précisément les manifestations de sa liberté. La contrainte politique fait *plier* le rêveur. Elle le soumet peu à peu. Elle l'abaisse insensiblement, en procédant par étapes. C'est lent comme de la torture. C'est une torture.

« *Goebbels observe mes efforts comme s'il était au spectacle, sans applaudir ni protester.* » Il s'agit d'une scène théâtrale. Le chef de la propagande ne se contente pas d'organiser les grands spectacles chers au pouvoir totalitaire – ces fêtes liées au sang –, il transforme la vie sociale elle-même en une vaste représentation de soumission. La domination totale produit un spectacle mortifiant, et elle observe

1. *Ibid.*, p. 38-39.

ce qu'elle vient de produire, comme s'il s'agissait d'un phénomène extérieur à elle. C'est le regard d'entomologiste des grands criminels. Ils détruisent l'humain, et ils assistent à son agonie comme ils scruteraient la vie et la mort des insectes. Ils tiennent ainsi à montrer la puissance de leur insensibilité. Ils sont agités de passions diverses, et ils se meuvent perpétuellement dans une espèce de transe à caractère idéologique, mais ils n'éprouvent plus ces émotions qui descendent dans la profondeur d'un être et qui lui rappellent concomitamment son humanité et celle d'autrui.

Il y a plus, et il y a pire : « *Mais quand j'ai enfin le bras tendu, il me dit ces cinq mots : "Votre salut, je le refuse", fait demi-tour et se dirige vers la porte.* » Le rite d'allégeance, si difficilement exécuté, ne sert à rien. La soumission de l'homme, si éprouvante soit-elle, était censée provoquer en retour la satisfaction du nouveau maître ; et cette satisfaction était elle-même censée produire un minimum de sécurité. Il n'en est rien. Goebbels ne se satisfait pas de la soumission du rêveur. Après l'avoir exigée, il se contente de la constater. Il ne l'agrée pas. Il ne l'intègre pas à cette nouvelle organisation du monde qui se met alors en place en Allemagne. La période politique n'est pas normale. Les nouveaux dirigeants fondent leur pouvoir sur le crime. Pour eux, la domination ne s'arrête pas à la domination, ils visent la destruction.

Pour Goebbels, le rêveur reste un homme à abattre. Le rite d'allégeance n'est pas exigé comme mode d'intégration qui garantirait en retour une certaine *tranquillité*. Il sert à détruire moralement et socialement celui qui est contraint de l'accomplir. Tel est le sens du refus : rien n'est accordé en retour, et il n'y a rien à attendre. Même la soumission est inefficace. C'est le signe de la mise en place d'un monde sans pitié. Un monde qui déclare ne plus pratiquer l'échange. *L'autre* reste à jamais un autre aux yeux du

pouvoir qui le déclare tel. Il doit comprendre qu'il est désormais dans la ligne de mire d'un projet de persécution et de destruction.

« *Je reste ainsi, dans mon usine, au milieu de mon personnel, au pilori, le bras levé.* » Il s'agit bien d'une scène de pilori. C'est comme si le rêveur venait d'y être condamné, et c'est comme si la peine était immédiatement infligée. Le rite voué au vide se transforme, selon un procédé scénique, en une posture grotesque d'impuissance. L'homme n'est même plus libre de ses mouvements. Il est paralysé. Il est pétrifié par cette visite de voisinage de la toute-puissance. Cloué au pilori, le rêveur voit son corps n'être plus qu'une statue ridicule exposée aux moqueries et à la vindicte. La position centrale *glorieuse* du directeur d'usine se change en une place honteuse vouée aux sarcasmes. Goebbels s'en va, comme s'il déléguait aux membres du personnel la poursuite de l'action persécutrice qu'il vient d'initier. La logique de la scène, c'est un appel au lynchage, même si, pour l'instant, le lynchage reste principalement moral. Le sentiment d'identité – dans *mon* usine, au milieu de *mon* personnel – laisse la place à un sentiment radical d'altérité. Rien n'est plus à soi, et on est comme privé de son monde. Un principe de dépersonnalisation est à l'œuvre. Le pouvoir totalitaire cherche à vider la personne individuelle de sa propre substance. Quant à la précision finale, elle doit se comprendre d'abord selon cette logique scénique qui est au cœur de tout récit onirique : « *C'est tout ce que je peux faire, physiquement, tandis que mes yeux fixent son pied bot pendant qu'il sort en boitant. Jusqu'à mon réveil, je reste ainsi.* »

Il y a une correspondance entre le bras levé de l'homme pétrifié et le pied bot de l'opresseur. Ce sont deux formes de déséquilibre. Le tyran boite, parce qu'il est tout entier pris dans un déséquilibre, qui provient d'une faille origi-

nelle. Si la faille humaine historique n'est ni reconnue ni soignée, elle peut s'engouffrer dans une idéologie folle furieuse. Une béance personnelle vient prêter main-forte à l'abîme. Chaque trouble individuel vient nourrir la furie, et la furie cherche à blesser à mort ses opposants, en les marquant de son sceau. C'est un cursus mortifère. L'homme qui rêve le voit : c'est tout ce qu'il peut faire. Son corps ne bouge plus, mais ses yeux voient. Il lui reste la conscience, cette conscience malheureuse, souffrante, qui se concentre tout entière sur la faille d'origine d'un système voué – un jour, plus tard mais trop tard – à s'effondrer.

Voici un autre rêve, fait par un médecin de quarante-cinq ans en 1934, après un an de régime hitlérien :

«Après mes consultations, vers neuf heures du soir, au moment où je m'apprête à m'allonger tranquillement sur mon sofa avec un livre sur Matthias Grünewald, la pièce, mon appartement perdent brusquement leurs murs. Effrayé je regarde autour de moi : aussi loin que porte le regard, plus de murs aux appartements. J'entends un haut-parleur hurler : *conformément au décret sur la suppression des murs du 17 de ce mois*¹.»

C'est le soir. Après sa journée de travail, un homme s'apprête à se reposer. Après ses consultations, un médecin se détend chez lui et va s'allonger sur son sofa avec un bon livre. On serait tenté de dire : comme d'habitude. C'est une sorte de rituel privé, un moment bien à soi, rien qu'à soi, quand la vie quotidienne relie subtilement simplicité et profondeur. Alors survient «brusquement» – brutalement – un événement extraordinaire : la pièce et l'appartement perdent leurs murs. Ce n'est pas seulement inattendu, c'est inimaginable. Ce qu'on ne pouvait imaginer vient de se produire. La disparition des murs signifie la fin de la vie privée,

1. *Ibid.*, p. 51.

désormais impossible. Il n'y a plus de lieu consacré à l'intime. On ne peut plus être entre soi, ni seul avec soi-même. Il est peut-être encore possible de se reposer, mais sur un mode strictement physique, énergétique : le repos est comme interdit de profondeur. Ce n'est plus un retour sur soi. Sans murs, l'habitat cesse d'être un lieu d'intériorité. L'appartement n'est plus « un intérieur ».

Le rêveur est effrayé. Il sent bien qu'il se passe quelque chose de terrible le concernant. Aussitôt, il regarde autour de lui. La conscience cherche à comprendre : suis-je le seul à vivre ce que je vis ? ou bien cela peut-il concerner aussi mes voisins, et même les autres habitants de la ville ? Sous le choc, la conscience cherche à se situer par rapport au champ social : « *aussi loin que porte le regard, plus de murs aux appartements* ». Il ne s'agit pas d'une simple extension d'un événement personnel. La ville n'est pas ici convoquée en qualité de métaphore pour dire et pour figurer l'ensemble d'une psyché individuelle. La ville représente ici – précisément – la *cité* , au sens social et politique du terme. La catastrophe qui vient de se produire dans la vie de cet homme qui rêve s'inscrit dans une catastrophe générale. Et cet effondrement ne tient pas du fantasme. Il est alors à l'œuvre dans l'Allemagne hitlérienne de 1934.

Le haut-parleur qui hurle est le signe et la manifestation d'une volonté politique. Le haut-parleur signifie plus particulièrement l'accaparement de la parole – en vue d'un accaparement de la pensée par un pouvoir qui entend se comporter non seulement comme le maître du discours, mais comme le détenteur d'un discours total, capable d'envahir toute la sphère de l'existence. L'intime disparaît au profit d'un champ social omniprésent, qui n'est lui-même que le terrain d'exercice d'un pouvoir totalitaire. L'effondrement des murs est tout sauf une catastrophe naturelle. Si séisme il y a, il est purement politique. C'est ce que la

psyché découvre, et c'est ce qu'elle entend : « *conformément au décret sur la suppression des murs du 17 de ce mois* ».

L'arbitraire apprécie de s'exercer *via* des formes réglementaires. Le nazisme est *moderne* : il intègre l'appareil administratif dans sa globalité, et il en fait une courroie de transmission *rationalisée* qu'il met tout entière au service de ses projets criminels.

Il y a donc eu récemment un décret. Pourquoi date-t-il du 17 ? Est-ce le jour du rêve ? Y a-t-il un autre élément historique en jeu, ou bien s'agit-il d'une allusion symbolique ? Toujours est-il que l'événement terrible de la disparition des murs est bien la conséquence d'une volonté. Le pouvoir revendique cette transformation sociale totale qui bouleverse de fond en comble la vie des gens. Il assume sa violence et ne cache pas sa cruauté. L'espace sonore lui appartient, et il décide d'en faire un espace mental uniformisé entièrement mis à son service. La puissance du haut-parleur renforce la violence de cette « vie sans murs ». Non seulement l'intimité est interdite, mais chacun sera sans cesse exposé aux vociférations obsédantes du nouveau maître. Sans murs pour se protéger les oreilles, chacun sera soumis à un gigantesque lavage de cerveau. La technique du haut-parleur et la méticulosité administrative du décret illustrent cette nouvelle alliance spécifique entre brutalité et organisation.

Le rêve parle d'une réalité politique qui s'est déjà concrétisée : la surveillance de toute la population et le quadrillage des quartiers. Le rêveur l'avait compris, lui qui avait encore noté ces quelques lignes rapportées par Charlotte Beradt :

« Le surveillant de l'immeuble était venu me demander pourquoi je n'avais pas pavoisé. Je l'avais calmé en lui servant un schnaps tout en pensant : entre mes quatre murs... entre mes

quatre murs. Je n'ai pas lu de livre sur Grünewald, je ne possède pas de livre sur Grünewald mais manifestement j'ai pris le retable d'Issenheim, comme cela se fait souvent, comme symbole de la plus pure germanité. Tout ce que j'ai mis et inventé dans mon rêve est politique, bien que je n'aie pas la tête politique¹. »

Il n'est pas sûr que le retable d'Issenheim du peintre Matthias Grünewald se contente d'être ici un « symbole de la plus pure germanité ». Il est d'abord remarquable que le rêveur emploie une expression – « la plus pure germanité » – que n'aurait pas désavoué le haut-parleur, comme si la suppression onirique des murs avait déjà opéré, si peu que ce soit, un effet idéologique. Le cœur du grand œuvre de Grünewald est une crucifixion, où le supplicé apparaît dans sa tragique humanité souffrante, avec un corps meurtri et désarticulé, selon une facture délibérément réaliste. Le corps torturé est effrayé autant qu'effrayant. C'est un paradigme de la douleur traduit en termes paroxystiques qui se présente dans le rêve d'un médecin cultivé, amateur d'art. Le choix du livre est annonciateur. La crucifixion est devenue l'expression de la réalité terrifiante du moment. Le corps violenté reflète la vie violentée de ce temps. Il y a là une allusion à l'impuissance politique d'un médecin en charge du soulagement des souffrances physiques, quand ces souffrances dépassent sa capacité, sa bonne volonté, son humanisme, parce qu'elles sont produites par une montée en puissance de violences extrêmes.

Et voici un troisième rêve de la même période, « fait par une femme à l'été 1933 » :

« Je rêve qu'en rêve par précaution je parle russe (je ne le connais pas, en outre je ne parle pas en dormant) *pour que je ne me comprenne pas moi-même* et que personne ne me com-

1. *Ibid.*, p. 52.

prenne si je disais quelque chose à propos de l'État parce que c'est interdit et que cela doit être dénoncé¹. »

Le pouvoir totalitaire s'attaque à l'intériorité de chaque personne. Il traque la psyché individuelle pour la soumettre à un ordre sociopolitique. L'idéologie s'en prend à l'âme, qu'elle cherche à supplanter. Pour échapper à cette oppression, il y a l'exil, et il y a ce qu'on pourrait appeler la stratégie du terrier : la psyché creuse en elle-même pour s'aménager un abri. C'est le for intérieur. On le voudrait inexpugnable. On le protège du monde des persécutions par une sorte de labyrinthe privé. On se fabrique un dédale avec des morceaux de ruse.

La rêveuse *choisit* donc de parler russe pour s'assurer de n'être comprise par personne, et surtout pas par elle-même. La peur d'être dénoncée envahit sa psyché, au point de provoquer en elle cette crainte particulière d'être dénoncée... par elle-même ! Dans ce monde-là, au sens exact de l'expression, *on n'est jamais tranquille*. À force de se méfier de tout le monde – cette méfiance est produite par l'organisation politique de la surveillance – on en arrive à se méfier de soi. La rêveuse a peur de se trahir, soit qu'elle se laisse aller à critiquer l'État – malgré l'interdit –, soit qu'elle dise quelque chose qui pourrait être compris – malgré elle – comme une critique. Même la banalité de certains propos peut devenir dangereuse : on ne sait jamais comment la surveillance pourrait l'interpréter. Il faut donc se rendre incompréhensible en usant d'une langue étrangère qu'on ne comprend pas.

La rêveuse en vient à parler une langue qu'elle ne parle pas ! Au risque de devenir insidieusement étrangère à elle-même, elle se terre dans sa ruse. Au risque de se dissocier,

1. *Ibid.*, p. 74.

elle masque sa pensée en *codant* sa parole. Elle manie des mots qui lui échappent pour tenter d'échapper à ce pouvoir qui la poursuit. En déjouant la surveillance, elle prend le risque de ne plus se comprendre. Elle ne peut pas s'empêcher, dans ce monde où le discours idéologique s'ingénie à tuer dans l'œuf toute parole vivante, de parler quand même. Elle ne peut pas s'empêcher de dire quand même, et de *se* dire. Va pour le russe, si c'est pour elle la seule manière de confier à des mots le désir d'être soi envers et contre tout !

Les rêves cités par Charlotte Beradt et les commentaires pertinents dont elle les accompagne battent en brèche certains énoncés théoriques « classiques ». Qui peut encore prétendre, après avoir lu *Rêver sous le III^e Reich*, que le rêve est un pur théâtre intérieur, que les personnages qui y figurent ne sauraient être que des représentations de soi, et que les scènes qui s'y déroulent s'expliquent principalement par des enjeux de la petite enfance ? Continuer d'affirmer cela face à ces rêves dramatiques de confrontation à un pouvoir totalitaire, c'est ne rien vouloir entendre de la violence de l'histoire. C'est vouloir à toute force se boucher les oreilles, c'est refuser obstinément – pour ne pas dire obsessionnellement – de réaliser ce qu'est la tourmente, quand la psyché *s'en prend plein la figure* et quelle plie, et qu'elle ploie, et aussi quand elle résiste, malgré la pression considérable qui s'exerce sur elle. Le rêve alors n'est pas une scène projetée, construite par le « sujet » dont on parle en théorie. Les représentations ne sont pas des fantasmes. La question de savoir de quelle manière le récit onirique serait quand même l'accomplissement d'un désir, refoulé ou non, est ici déplacée.

Les rêves dont parle Charlotte Beradt ont tous une même particularité, ils sont réalistes. Ils le sont en ce qu'ils comprennent mieux cette violence naissante et montante – cette « domination totale » – que tous les discours savants

Table

OUVERTURE	
L'inconscient et la Bête	9
Des vaches, une chèvre	25
UN TUEUR SUR UN CANAPÉ JAUNE	
Rêves et mémoire traumatique en temps de paix	39
Le tueur sur un canapé jaune	41
RÊVES	
D'anciennes souffrances	49
Les désirs contrariés	67
Une émancipation difficile	83
Abandon	97
Tyrannies	119
Du mortifère	144
Attaqué chez soi	165
Des attaques du dehors	181
Deuils	197
Luttes	204
Devenir, devenir	226
DISCUSSION	
Un héritage paradoxal	259
L'interprétation selon Freud : rébus ou récit ?	262
Freud, Jung : des amis et des rêves	272
Carl Gustav Jung et le rêve du crabe saurien	278
De Freud à Lacan, et retour au rêve	292
Les rêves et la mémoire traumatique	299
ÉPILOGUE	
La bulle et la roue	347
<i>Bibliographie</i>	363
<i>Index</i>	365

MISE EN PAGES : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S. A. 14110 CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2008. N° 94015 ()
Imprimé en France